

SOIR D'ÉTÉ OU MÉDITATION

A mademoiselle E...

LA JEUNE FILLE

Oh ! que le soir est beau quand l'été rajeuni,
 Répand les disques d'or dans l'azur infini !
 Oh ! que le soir est beau quand la brise murmure
 En berçant le sommeil de l'immense nature !
 O soir ! j'aime ta plainte et tes vagues soupirs ;
 J'aime ta voix qui pleure et tes tristes zéphyrs.
 Et quand l'espoir s'éteint dans mon âme lassée,
 Quand de mon jeune cœur une étoile effacée
 Dans l'ombre du regret a plongé mon bonheur,
 Je viens, seule avec toi, causer de ma douleur.
 Beau soir, laisse la brise endormir ma tristesse.
 Parle-moi d'amitiés, de rêves, de jeunesse,
 De regrets disparus, d'espérance à nourrir ;
 Dis-moi si mon bonheur peut encor refleurir.

VOIX DU SOIR

Pourquoi pleurer, ô jeune fille ?
 Pourquoi voiler ton front d'azur ?
 Le feu de l'astre, qui scintille
 Sous un nuage, est-il moins pur ?

Si la douleur courbe ta tête
 Au vent glacé de l'aquilon,
 Garde toujours dans la tempête
 La douce candeur de ton front.

Tendre enfant, je sais, la souffrance
 Flétrit les plus suaves fleurs
 Mais ne pleure pas : l'espérance
 Fleurit encore au sein des pleurs.

Espère tout de cette vie,
 Car il est rose ton printemps ;
 Devant toi la route est fleurie :
 Il fait si bon d'avoir vingt ans !

LA JEUNE FILLE

Beau soir, ta voix est douce à mon âme attendrie :
 Oui, j'espère au bonheur ; oui, j'espère en la vie.
 Mais, sur les flots du temps, notre tremblant esquif
 Si souvent du malheur effleure le récif !
 Que de tristes regrets ! que de larmes amères !
 Que de rêves perdus ! illusions bien chères,
 Dont le voile enlevé par le vent des douleurs
 Découvre au fond de l'âme une source de pleurs !
 Oh ! pourquoi dans la vie est-il des heures sombres ?
 Pourquoi notre gaieté se couvre-t-elle d'ombres ?
 Pourquoi l'amer oublié, d'un sourire glacé,
 Nous dit-il si souvent : j'ignore le passé ?
 Et dans un cœur aimé, pourquoi l'indifférence
 N'accorde qu'un souris aux pleurs de la souffrance !
 La vie a ses rayons qui brillent au printemps
 Mais les larmes du cœur se versent à vingt ans.

VOIX DU SOIR

Enfant, dans mes courses hâtives,
 J'ai contemplé bien des douleurs ;
 J'ai vu bien des âmes pensives
 Et j'ai vu couler bien des pleurs.

Mais, comme de fraîches rosées,
 Sous le baiser d'un beau matin,
 Ces larmes se sont effacées
 Dès l'aurore du lendemain.

Ah ! s'il faut souvent, dans la vie,
 Pleurer quelques rêves perdus,
 Il en est d'autres qu'on oublie
 Et que l'on ne regrette plus.

Et ne crois pas, si la tristesse
 Parfois vient assombrir ton ciel,
 Que la coupe de la jeunesse
 Pour les autres n'a pas de fiel :

Car j'ai vu, loin de ta fenêtre
 D'où tant de sourires sont partis,
 Des âmes qui pleuraient ; peut-être
 Beaucoup d'espoirs anéantis ;

Et de mon aile frémissante
 J'ai caressé leur front pâli ;
 Et leur voix murmurait, tremblante,
 Un nom... indifférence, oublié.

Où, chacun pleure sur la terre
 Où chaque rêve a son réveil.
 Mais sois heureuse ; prie, espère :
 Chaque printemps a son soleil.

ARISTIDE TRUDEAU.

Saint-Michel de Napierville.

NAGUÈRE ET AUJOURD'HUI

Le soleil déclinait peu à peu, retirant à la terre ses reflets pâlisants, et dans la campagne déserte et recueillie vibraient doucement les sons lointains de la cloche de l'église, annonçant l'angelus du soir : la brise refroidie agitait légèrement le feuillage transparent des arbres qui, en se dépouillant, couvraient le sol de débris jaunissants et pourprés ; de toute part montaient encore, comme un constant hommage vers Dieu, les parfums mourants d'octobre.

La nature, en ce moment, révélant le charme rêveur d'une beauté qui s'endort, jetait dans l'âme l'impression attendrie que l'on ressent pour toute chose qui s'en va, tandis que là-haut des nuages d'or, précédant le crépuscule, s'évaporent dans le ciel bleu. Irrésistiblement entraînée vers l'au delà mystérieux qui, tour à tour, captive, émeut et ravit, j'allais, silencieuse en ma promenade solitaire, obéissant à un impérieux mouvement de ma nature contemplative, tout en m'abandonnant au charme berceur de chers souvenirs, de ces souvenirs qui, tout en grisant bien délicieusement, vous font parfois tant de mal, de ces souvenirs, enfin, qui ont tout à la fois la douceur d'une caresse et l'acuité d'une blessure, parce qu'ils nous rappellent, hélas ! tout ce qui a fin, tout ce que le temps emporte et qui ne revient pas. Et ma pensée errante revivait alors ces heures quelque peu lointaines d'heureuse époque que chacun aime à se remémorer. Puis je songeais, sur cette terre où tout mortel ne fait que passer, où, par cette raison même, tout devrait n'être qu'amour et union, que d'amertume pourtant !... Combien de vies brisées, de destinées perdues, d'âmes errantes, au fond desquelles tout espoir a sombré à la suite de circonstances plus ou moins malheureuses.

Qu'il est navrant de voir ces êtres au cœur meurtri et blasé, aller par le monde en traînant une existence faite, pour ainsi dire, de débris d'illusions. Ah ! pour quiconque aime sans retour mais que tout sépare de l'être aimé, la vie doit être un véritable cauchemar que seule la religion vient effacer. L'amour est donc ici-bas tout bonheur ou tout malheur ?

Depuis, l'expérience de tous les jours est venue confirmer la vraisemblance de cette angoissante hypothèse, de ces sombres réflexions qu'avait fait naître en moi le ravissant mais triste déclin d'un jour d'automne. Et quand aujourd'hui j'entends, par hasard, murmurer autour de moi : "D'où vient qu'il y ait tant d'amours malheureuses ?" Je pense tout bas "L'homme propose et Dieu dispose," mais je suis aussi tentée de croire que, bien souvent, ce qui entrave le bonheur de certaines âmes faites cependant pour se comprendre et s'aimer, ce sont, malheureusement, ces vieilles rancunes, nourries et transmises de génération en génération, ou bien s'il y a lien de parenté, les désunions de famille qui mettent une barrière infranchissable entre le rêve et la réalité. Ce sont encore ces esprits lâches et cupides qui, redoutant les efforts bienfaisants d'un noble labeur, croupissent dans une honteuse indolence, foulant aux pieds beauté et vertu pour n'avoir d'yeux et d'amour que pour ce dieu corrupteur de l'avare, cette chose nécessaire, indispensable, je le sais bien, mais qui avilit celui qui y apporte trop d'attachement. Qu'on ait une ambition modérée, fondée sur d'honorables motifs, passe ; mais quand cette ambition dégénère en passion, qu'on oublie tout pour arriver plus tôt, qu'on y concentre enfin toutes ses affections, cela devient dégradant parce que cette ambition-là n'est plus qu'un éteignoir aux bons sentiments ; elle est indigne de l'homme, ce "dieu tombé qui doit se souvenir des cieux" comme elle dépave la femme du rôle touchant de tendresse et de dévouement qui lui incombe. Par conséquent, je constate que l'erreur, d'où qu'elle vienne, et sous quelque forme qu'elle se présente, n'est pas plus admissible chez le sexe faible que chez le sexe fort. On dira sans doute que je suis peut-être un peu sévère pour moi-même... J'avoue que quelquefois ce n'est pas celui qui prêche la morale qui la met le plus en pratique, aussi je me garde de la prétention d'assumer cette importante corvée que je laisse aux esprits

sérieux pour reprendre ce sujet de l'amour, non moins scabreux pour moi, mais sur lequel présentement court ma pensée, ce sujet que l'on discute encore et toujours, que l'on discutera éternellement parce que l'amour comme la raison est essentiel à l'homme. Les esprits vulgaires, sans idéal, qui ne vivent que pour les choses matérielles ou métalliques ridiculisent ce sublime sentiment : car, le méconnaissant ils ne peuvent le comprendre. Heureusement, il y a encore des âmes aimantes que le souffle vicié de l'erreur ne peut atteindre, et certes ! tout être qui a un cœur comprend avec moi, j'en suis sûre, ces vers admirables de Victor Hugo :

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
 Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
 Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
 Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
 Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
 Les âmes ont l'amour.

Amour céleste ou amour terrestre, Dieu admet l'un et l'autre, pourvu qu'on aime purement et saintement comme il a permis d'aimer. Voilà pourquoi il me semble si regrettable de voir certaines personnes émousser leur tendresse sur des êtres indignes, sans caractère, inaccessibles à tout vrai sentiment. Ah ! comme une sensitive qu'une main brutale a cueillie se penche pour mourir, ces pauvres âmes, au rude contact de l'aman artificiel des sens seuls, se replient bientôt sur elles-mêmes pour reporter là-haut l'aspiration d'un cœur brisé, peut-être, mais vierge de remords, et que l'amour divin seul, désormais, peut remplir. Celles-là n'ont pas la plus mauvaise part, mais toute âme n'est pas toujours accessible au renoncement, et toutes ne sont pas douées d'une égale énergie, ce qui, néanmoins, s'acquiert tôt ou tard pour quiconque a l'honneur à cœur. Les natures faibles, à qui, par conséquent, il en coûte, et que l'on doit plutôt plaindre que blâmer, n'en ont que plus de mérite, car elles sont souvent plus sincères que ces fanfarons qui étalent, comme de faux brillants, une valeur qu'ils n'ont pas.

Ah ! la sincérité est d'autant plus appréciable aujourd'hui qu'elle se fait rare. Quand, en la cherchant, on vient à la rencontrer parfois sur sa route, on reste sans voix ; on se contente de penser avec Mme Valyère : "Il est des fleurs qui semblent écloses dans le pays des rêves ; près d'elles on parle bas."

Stilette

LE GÉNÉRAL BOURBAKI

(Voir gravure)

Le général Charles-Denis-Sauter Bourbaki, qui vient de mourir à Paris, était d'origine grecque : son prénom : Sauter (le sôtér grec, signifiant Sauveur), et son nom l'indiquent assez. Il naquit à Pau le 22 avril 1816.

En sortant de Saint-Cyr, il était sous-lieutenant de zouaves ; devint lieutenant à la légion étrangère, capitaine de zouaves, chef de bataillon des tirailleurs indigènes, général de brigade le 14 octobre 1854, général de division le 12 août 1857.

Il se distingua dans les campagnes de Crimée et d'Italie, 1854, 1859.

En mai 1869, il fut nommé commandant du deuxième camp de Châlons ; en juillet, aide de camp de l'empereur Napoléon III. En 1870, lors de la déclaration de guerre à la Prusse, étant commandant de la garde impériale, il fit partie de l'armée de Bazaine, se battit autour de Metz, fut envoyé en mission secrète par Bazaine avant la capitulation de la Pucelle, et offrit ses services au gouvernement de la Défense Nationale.

Il fut chargé, à sa demande, du commandement supérieur de l'armée du Nord et de l'Oise ; réorganisa, peu après, l'armée de la Loire ; devint commandant en chef de la première armée du Centre, qui fut bientôt l'armée de l'Est.

Avec 150,000 hommes, il essaya de couper les communications de l'ennemi avec l'Allemagne du Sud.